

La marquise Arconati-Visconti, « bienfaitrice professionnelle »

PAR GENEVIÈVE BRESCH-BAUTIER

Cette femme passionnée combla non seulement le Louvre, qui lui consacre toujours une salle au département des Objets d'art, mais aussi universités, musées, bibliothèques.



Portrait de Marie Peyrat, marquise Arconati-Visconti. Le décor stéréotypé imposé par le photographe n'évoque pas les intérieurs remplis de collections artistiques dans lesquels vivait la marquise Arconati-Visconti.

Son nom est écrit dans le hall de l'étonnant Institut d'art de la Sorbonne, éclectique fabrique rougeâtre dressée à Paris, rue Michelet. En arrivant à Bruxelles, près de l'autoroute, se trouve un château médiéval, Gaasbeek, avec ses tours et ses fossés. Elle l'avait légué, tout rempli d'objets médiévaux et Renaissance, au roi Albert qui avait décliné cette générosité en faveur de l'État belge. Au Louvre, au département des Sculptures, est exposé le sublime *Tondo Arconati-Visconti*, un relief de Desiderio da Settignano, où le Christ enfant dialogue sereinement avec saint Jean Baptiste.

Marie Peyrat (1840-1923) était la fille de Napoléon Peyrat, journaliste de « gauche » et polémiste ardent, plus tard député et sénateur. Elle connut la pauvreté et l'exil avant de rencontrer, à 32 ans, son prince charmant : Gianmartino Arconati-Visconti, héritier d'une célèbre famille milanaise, libérale et patriote. Il l'épouse – civilement – en 1873 avec pour témoin un certain Victor Hugo et des députés connus pour leurs opinions libérales. Le conte de fées commence dans l'Italie du Risorgimento et de la Renaissance, où Victor-Emmanuel fut charmé de sa grâce. Las ! Trois ans plus tard, une mauvaise fièvre la laisse veuve, à la tête

d'une fortune colossale, des collections familiales, d'une villa au lac de Côme, de palais à Florence et à Milan, et du château de Gaasbeek, où les Arconati avaient vécu en exil.

Elle fut alors l'âme d'un des salons parisiens les plus politiques et littéraires. Énumérer ses amis, c'est cataloguer les ténors de la III^e République. Il y avait les fidèles du jeudi, les « judistes » politiques, de Gambetta avec lequel elle eut peut-être une liaison, à Poincaré, Briand et Jaurès, et ceux des déjeuners littéraires, de Fustel de Coulanges à Ernest Lavisse, Joseph Bédier ou Gustave Lanson, les jours des amateurs et les historiens d'art, Carle Dreyfus, Paul Vitry, Raymond Koechlin ou Raoul Duseigneur.

Le salon dreyfusard et anticlérical de la marquise s'ouvrit au collectionnisme après l'incendie de son hôtel particulier en 1893 et sous le choc de la vision de la caverne d'Ali Baba qu'était la collection Spitzer, offerte à la vente cette année-là. Elle se lança dans des acquisitions avec sa passion coutumière, sur les conseils de Raoul Duseigneur et de Gustave Dreyfus – qui lui fit acheter le tondo de Desiderio, détaché du palais Niccolini à Florence.

Dès 1892-1893, la marquise commençait à enrichir le Louvre, sur les conseils d'Émile Molinier qui cherchait à développer la

collection d'art islamique. Membre fondateur de la Société des Amis du Louvre, elle fit don au musée, en 1914, de toutes ses collections. Citons les stalles de Saint-Claude, l'armoire dite d'Hugues Sambin, la *Vierge Arconati-Visconti*, marbre subtil du XIV^e siècle parisien, ou le petit enfant de chœur du tombeau des ducs de Bourgogne, qui est allé rejoindre le cortège des pleurants au musée de Dijon. Elle n'oublia pas les autres musées, les Arts décoratifs, Carnavalet, Angers ou Lyon.

Elle créa une fondation en faveur des agents de police victimes du devoir. Elle dota de nombreux prix. Auditrice assidue des cours de l'école des Chartes, de l'école du Louvre et de la Sorbonne, elle créa des bourses pour les archivistes-paléographes, subventionna les chaires d'histoire générale et d'histoire des religions au Collège de France. Elle donna deux millions de francs en 1920 pour la création de l'Institut d'art, où elle accepta en 1922 d'installer la bibliothèque que Jacques Doucet léguait. Finalement, elle désigna l'Université de Paris comme légataire universel, à charge de veiller à l'achèvement de l'Institut d'art et de subventionner la chaire de littérature française du XVIII^e siècle confiée à Gustave Lanson qui, d'un mot, qualifia cette femme d'exception : une « bienfaitrice professionnelle ».